

## **Fañch POSTIC, « Brève biographie de Théodore Hersart de La Villemarqué (1815-1895) »**

Né à Quimperlé le 6 juillet 1815, rue du Château, Théodore Hersart de La Villemarqué partage son enfance entre cette ville et la campagne de Nizon, près de Pont-Aven, où ses parents possèdent le manoir du Plessix. Député du Finistère en 1815, son père, Pierre Hersart de La Villemarqué (1775-1843) siège parmi les Ultras. Maire de Nizon de 1815 à 1830, il occupe également à partir de 1822 et jusqu'en 1826 le poste de sous-préfet de Quimperlé. Si son père est souvent absent, Théodore est très proche de sa mère, Ursule Feydeau de Vaugien (1776-1847), la « dame de Nizon », très appréciée des fermiers des environs. La légende veut qu'en échange des soins qu'elle leur prodiguait, elle se fit « payer » par des chansons. C'est elle qui aurait donné le goût de la collecte de chants bretons à son plus jeune fils qui lui est affectivement très attaché.

Théodore est le dernier des huit enfants du couple, six filles, puis deux garçons. Après ses études aux collèges de Sainte-Anne-d'Auray (1824), de Guérande (1828), puis de Nantes (1830), La Villemarqué gagne la capitale en 1833, sans que l'on sache exactement à quel moment. Dès le mois de mars 1833, il assiste aux conférences d'histoire de Frédéric Ozanam, le fondateur des Conférences Saint-Vincent de Paul, dont il devient membre en 1834. Après un baccalauréat-es-lettres délivré à Rennes en octobre 1833, il s'inscrit comme élève libre à l'École des Chartes. Dès son arrivée, il est un membre actif de La Jeune France, société catholique et légitimiste qui soutient le duc de Bordeaux mais, s'opposant en quelque sorte à la « Vieille France » de Charles X, revendique aussi le modernisme des écrivains romantiques, se plaçant résolument sous le patronage de Lamartine et de Chateaubriand. Fin novembre 1833, La Villemarqué n'hésite pas à se rendre chez son « cousin » François-René de Chateaubriand pour plaider la cause de la jeune société et solliciter son appui et sa collaboration. À Paris, il compte également parmi les milliers d'auditeurs du père Lacordaire à Notre-Dame en 1834.

Dans la capitale, La Villemarqué fait également la connaissance du grammairien et lexicographe Le Gonidec. Dès février 1835 tous deux participent aux travaux de l'Institut historique qui prépare le congrès historique européen qui doit se tenir à Paris en novembre. La Villemarqué y fait une intervention au titre significatif : « La langue et la littérature de la Celtique sont-elles entrées comme éléments dans la formation de la langue et de la littérature de la France ». La Villemarqué devient alors, avec le poète Auguste Brizeux revenu à Paris

fin 1835, l'un des disciples assidus du rénovateur de la langue bretonne. Le milieu des années 1830 est l'occasion de banquets bretons où s'expriment clairement des revendications identitaires, mais on peut peut-être y voir un aspect plus politique, dans la mesure où un certain nombre d'aristocrates bretons, légitimistes, qui refusent le gouvernement mis en place après les événements de juillet 1830, ont ainsi l'occasion d'exprimer leur désaccord avec le nouveau régime et, au-delà, avec une certaine emprise culturelle française. La dimension « celtique » de l'histoire et de la culture bretonne devient dès lors non seulement une manière de valoriser celle-ci, mais aussi de la singulariser par rapport au modèle culturel français, héritier de la tradition gréco-latine, dont on cherche à s'affranchir. La Villemarqué lui-même se montre quelque peu virulent dans les odes qu'il compose pour la circonstance et dont on retrouve la teneur en introduction à « Un débris du bardisme », en mars 1836 dans la revue catholique *L'Écho de la Jeune France*, où il publie son tout premier chant, *La peste d'Elliant*.

À Paris se constitue alors un petit cénacle, surtout composé de jeunes Bretons qui se réunissent régulièrement dans la mansarde des frères de Courcy. La Villemarqué en devient rapidement l'un des principaux animateurs. Sans doute, en « montant » à Paris, aspirait-il, comme nombre de provinciaux, à se faire une place dans le monde littéraire de la capitale dont il fréquente les salons à la mode. Il aurait probablement subi les mêmes déceptions qu'un Émile Souvestre, par exemple, s'il n'avait très vite senti l'intérêt suscité en France, comme en Europe, par les chants narratifs à caractère historiques, très présents en Bretagne (les *gwerziou*), dont l'on recherchait vainement les traces dans l'hexagone. Initié par sa mère, il en aurait entamé, dès 1833 ou 1834, la collecte et entrepris de les noter sur des carnets. En décembre 1834, il est entré en contact avec le chanoine Gervais de la Rue, l'un des principaux défenseurs de la part déterminante de la littérature armoricaine dans la littérature française et lui fait part de ses projets. Dès 1836-37, il songe à publier les chants collectés, non sans se livrer préalablement à un travail de toilettage conforme aux idées de l'époque en matière d'édition de textes oraux. Mais, malgré l'appui de sommités comme Claude Fauriel et Augustin Thierry, l'ouvrage n'obtient pas de caution officielle du Comité des Travaux Historiques auquel il est soumis.

Pour trouver des appuis qui puissent légitimer leur action, le regard des intellectuels bretons se tourne alors vers le pays de Galles dont le renouveau culturel et linguistique, soutenu par l'essor industriel, apparaît comme l'exemple à suivre. Par Le Gonidec, La Villemarqué entre en relation avec des érudits gallois et, à la tête d'une délégation bretonne, il se rend en 1838 à l'*Eisteddfod* (grande fête littéraire et musicale) d'Abergavenny au Pays de

Galles, où il est fait barde sous le nom de « Bardd Nizon », inaugurant en quelque sorte les relations « interceltiques ».

Le *Barzaz-Breiz* (« Barzaz » est un mot imité du gallois pour désigner un florilège de poésies) paraît à son retour, en 1839, chez Charpentier à Paris : La Villemarqué a alors 24 ans. Le succès moral est immédiat tant dans la presse nationale que dans les journaux étrangers et l'ouvrage est traduit en plusieurs langues. Encouragé, La Villemarqué propose en 1845 une nouvelle édition enrichie et aussi plus remaniée : elle enthousiasme l'écrivain George Sand qui place certains « diamants du *Barzaz Breiz* » au-dessus des chants de l'*Iliade* !

Ce succès favorise son engagement culturel au service de la cause bretonne : il devient une référence en matière de littérature. Avec son ami, l'abbé mellacois Jean-Guillaume Henry, considéré comme le successeur de Le Gonidec pour la promotion d'un breton purifié, il est régulièrement consulté pour tout ce qui touche à la langue bretonne. Ils bénéficient de l'appui du nouvel évêque bretonnant de Quimper, M<sup>gr</sup> Jean-Marie Graveran, qui, en 1843, charge l'abbé Henry de fonder et diriger l'édition bretonne des *Lizeriou Breuriez ar Feiz*, dont le premier numéro paraît en janvier 1844. La Villemarqué cherche également à fonder une confrérie poétique à l'image de celle qui existe au pays de Galles. Mais la confrérie de Bretagne, *Breuriez Breiz*, mise en place en 1843, se limitera à la délivrance de diplômes et de pseudonymes bardiques.

Catholique, légitimiste, mais influencé par Ozanam et Lamartine, La Villemarqué n'est pas insensible à la Révolution de 1848. En 1849, il se présente même aux législatives sur la liste républicaine dans un département du Finistère où pourtant le conservateur et réactionnaire Comité des libertés civiles et religieuses dont il était proche est de plus en plus fortement implanté. La Villemarqué retirera, semble-t-il, sa candidature, mais trop tard pour que ce soit pris en considération : il expliquera ainsi une avant-dernière place, non éligible.

En 1846, quelques mois après avoir obtenu la Légion d'honneur, il a épousé la fille d'un haut magistrat parisien, Clémence Tarbé des Sablons, et le couple, un temps locataire de la famille de Mauduit à Kerbertrand, achète les terres de Keransquer et s'y fait construire un nouveau manoir dont les plans sont confiés à l'architecte Froelischer, tandis que les frères Bühler – auxquels on doit notamment le jardin du Thabor à Rennes – se chargent de l'aménagement du parc. L'inauguration est l'occasion d'une grande fête en 1851, animée par le sonneur Matilin an Dall. C'est le temps des honneurs. Membre correspondant de l'Académie de Prusse en 1851, grâce à l'appui de Jacob Grimm, et membre de l'Institut en 1858, après sa brillante élection à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, La Villemarqué s'impose, tant en France qu'à l'étranger, comme une personnalité scientifique de

premier plan pour la littérature celtique. Après *Les Romans de la Table ronde et les contes des anciens Bretons* (1842), il multiplie les ouvrages sur le sujet : *Les Bardes Bretons, poèmes du VI<sup>e</sup> siècle* (1850), *Myrdhinn ou l'Enchanteur Merlin* (1858), *La Légende celtique ou la poésie des cloîtres* (1859), *Le Grand Mystère de Jésus* (1865), etc.

Passant désormais une bonne partie de son temps à Quimperlé, La Villemarqué s'y implique dans les œuvres destinées aux habitants en difficulté. À la suite de la visite de son ami Ozanam qu'il accueille en 1850 à Kerbertrand, il est à l'origine en 1854 de la création d'une conférence locale de Saint-Vincent-de-Paul. La même année, il fonde aussi une Œuvre des apprentis qui ne durera guère. En 1856, il propose sans succès de créer l'Œuvre des loyers pour favoriser l'épargne des familles ouvrières. Fort de l'expérience électorale malheureuse de 1849, La Villemarqué s'en tiendra désormais à des mandats municipaux. Élu conseiller à quatre reprises de 1852 à 1869, il brille toutefois par son absence, ce explique sans doute ses échecs aux élections municipales de 1869 et 1870.

La Villemarqué traverse alors une période sombre qui le marque profondément. Le *Barzaz-Breiz* est l'objet d'une vive controverse. En effet, si, dès 1839, quelques voix s'étaient élevées pour mettre en doute l'authenticité des chants du recueil, ses principes éditoriaux se voient sérieusement remis en cause au milieu des années 1860. En Bretagne, certains – Luzel ou Le Men en tête – supportent mal une mainmise jugée étouffante sur la littérature bretonne. À Paris, d'autres lui reprochent d'en rester, dans une nouvelle édition du *Barzaz-Breiz* qui paraît fin 1866, aux méthodes d'édition qui étaient siennes trente ans plus tôt, sans tenir compte des exigences scientifiques nouvelles. Certains mettent même en doute sa connaissance effective de la langue bretonne et par conséquent la réalité de ses collectes. Invité à présenter ses documents d'enquêtes au Congrès Celtique international qui se tient en octobre 1867 à Saint-Brieuc, La Villemarqué garde le silence. La controverse, jusqu'alors courtoise, s'envenime après la parution, pendant le Congrès, de la réédition du *Catholicon* de Jehan Lagadeuc, par Le Men : dans sa préface, l'archiviste du Finistère attaque violemment La Villemarqué, l'accusant purement et simplement d'avoir commis un faux. C'est le début de ce qu'on a pris l'habitude d'appeler « la querelle du *Barzaz-Breiz* ». En outre, depuis le début des années 1860, Clémence Tarbé des Sabons, sa femme, doit passer l'été en cure aux Eaux-Bonnes dans les Pyrénées, puis s'installer une bonne partie de l'hiver à Pau où elle est finalement décédée en mars 1870 à la suite d'une terrible maladie.

Querelle du *Barzaz-Breiz*, perte cruellement ressentie de sa femme en 1870, déconvenues politiques et sociales locales : La Villemarqué, vieilli et déprimé, souvent malade, prend du recul et se retire sur ses terres de Keransquer. Il ne reviendra sur le devant

de la scène qu'en 1876 quand il accède à la présidence de la Société Archéologique du Finistère qu'il conservera jusqu'à sa mort en 1895, et reprend des responsabilités au sein de l'Association Bretonne. Réconcilié, en apparence du moins, avec la plupart de ses anciens détracteurs, la fin de sa vie est paisible. Il reprend ses travaux d'écriture, mais quitte de plus en plus rarement Quimperlé, sa ville natale, à laquelle il a toujours été attaché. À sa mort en décembre 1895, la réaction des deux journaux locaux traduit cependant bien les forts clivages de la population à son endroit : si le *Publicateur du Finistère*, conservateur, lui consacre la moitié de sa pagination, seules six lignes annoncent son décès dans l'organe républicain, *l'Union Agricole et Maritime*.